



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Rupert Murdoch

---

Connu pour ses opinions conservatrices, le magnat des médias a pris dans les années 1990 fait et cause pour le travailliste Tony Blair dont il est devenu un proche conseiller.

---

Mais qu'est-il donc arrivé à Rupert Murdoch ? En ce mois d'octobre 1995, le microcosme politico-médiatique anglais s'interroge sur la dernière foudrue de Rupert Murdoch, le magnat australien des médias propriétaire du très influent groupe News Corporation. Lui le conservateur historique, lui l'ultra-libéral qui ne cachait pas son admiration pour Ronald Reagan et Margaret Thatcher, voilà soudain qu'il soutient le jeune et brillant chef du Parti Travailliste, un certain Tony Blair, qui vient de prononcer un brillant discours au congrès du parti. Rupert Murdoch soutenant la gauche anglaise. Impensable ! Et pourtant... Un an plus tôt, à peine élu à la tête du Parti Travailliste, Tony Blair n'avait pas hésité à traverser la planète pour se rendre à une conférence organisée par News Corp. Pour y

faire quoi ? Parler de l'avenir des médias et de la nécessaire déréglementation dans une économie mondialisée ? Assurément. Mais plus sûrement pour y rencontrer Rupert Murdoch, propriétaire en Angleterre de titres aussi importants que le Times ou le Sun et, à ce titre, détenteur d'une influence considérable sur les humeurs des électeurs anglais. Nul doute que lors de cette rencontre, l'homme politique anglais ait expliqué au milliardaire australien ses projets pour le Labour, sa volonté de faire de ce vieux parti de gauche un parti moderne, en phase avec son temps, débarrassé de ses vieux oripeaux socialistes et résolument social-libéral. Séduit par l'homme et son projet de New Labour, Rupert décida de mettre ses moyens au service de Tony Blair.



Des moyens considérables, au demeurant, obtenus en un temps record. Tout a commencé avec l'Adelaïde News, un modeste journal paraissant dans la ville australienne du même nom et fondé jadis par son père. Car Rupert Murdoch n'est pas un homme sorti de nulle part. Journaliste brillant, son père, Keith Murdoch, est devenu l'un des principaux patrons de presse d'Australie et le conseiller écouté de plusieurs premiers ministres. A sa mort en 1952, il dirige des dizaines de journaux dans tous les Etats d'Australie mais n'en possède aucun, à une exception près : l'Adelaïde News. En 1951, sentant sa mort venir, il a en effet hypothéqué ses biens pour prendre le contrôle du titre et pouvoir ainsi le transmettre à son fils Rupert. Lorsqu'il apprend la mort de son père, celui-ci a 21 ans, de nombreux stages de journaliste derrière lui et une folle envie de percer dans le métier. Quittant l'Université d'Oxford, en Angleterre, où il poursuit ses études, il rentre aussitôt en Australie pour prendre possession de son héritage. Nous sommes en 1953.

A l'Adelaïde News, Rupert Murdoch fait l'effet d'une tornade ! Charmeur, drôle, capable de passer des heures à retravailler un article ou une maquette mais

d'une ambition forcenée - que certains expliquent par une volonté de dépasser son père - le jeune homme a vite compris que « pour vendre plus de papier, il faut toucher les masses et que, pour toucher les masses, il faut leur donner ce qu'elles veulent : du sensationnel. » Cette idée sur laquelle l'homme d'affaires va bâtir son succès, n'est alors pas tout à fait neuve. Le premier à l'avoir eue est un anglais, Alfred Harmsworth, alias Lord Northcliffe. Dans les années 1920, il a fondé un empire de presse à partir d'un journal, Answers, dont la « une » traitait de sujets aussi détonants que « Les Chiens commettent-ils des meurtres ? ». Sa philosophie - « donner au public ce qu'il désire » - a ensuite été reprise par un autre Anglais, Lord Beaverbrook, propriétaire du Daily Express, un journal où Rupert Murdoch a précisément fait un stage au début des années 1950. Lorsqu'il prend les rênes de l'Adelaïde News, le « gamin éditeur », comme on le surnomme dans le métier, a donc été à bonne école. Il met aussitôt en pratique les recettes de ses glorieux ancêtres. C'est à ce moment que naît le « journalisme à la Murdoch ». Son fonds de commerce : des histoires montées en épingles agrémentées de citations inventées, des nouvelles



laconiques transformées en récits sensationnels, des titres accrocheurs, incorrects d'un point de vue grammatical mais à glacer le sang des lecteurs (« Un lépreux viole une vierge » ou « Une bande viole une fillette de dix ans »...). Les résultats ne tardent pas : en trois ans, le tirage de l'Adelaide News passe de 75 000 à 300 000 exemplaires...

Au milieu des années 1950, le News a rapporté suffisamment d'argent pour permettre à Murdoch de s'étendre. Les opportunités sont alors très nombreuses. Dans chaque ville d'Australie, il existe en effet plusieurs journaux, la plupart mal en point et se livrant une concurrence féroce à coups de suppléments ruineux et de scoops plus ou moins scabreux. La loi de la jungle... Mais dans la presse comme ailleurs, l'heure des regroupements a sonné. Murdoch va être l'un des principaux artisans de cette évolution. Dans les quinze ans qui suivent, il rachète une vingtaine de titres qu'il transforme en tabloïdes. La presse populaire : tel est le créneau de prédilection de Murdoch. Seule exception : The Australian, premier véritable journal national australien, un titre de grande qualité créé de toutes pièces en 1964 et que l'homme d'affaires soutiendra de toutes ses forces en dépit de ses

pertes répétées. Pour le reste, l'homme d'affaires n'hésite pas à surpayer les titres qu'il acquiert afin de ne pas laisser la place à ses concurrents contre lesquels il mène une guerre sans merci. Son meilleur atout est alors sa banque, la Commonwealth Bank, un petit établissement de Sidney qui lui restera fidèle des années et dont il connaît personnellement les dirigeants. Un simple coup de fil suffit pour obtenir une ligne de crédit de 150 millions de livres...A ce moment, les banquiers ne lésinent pas sur les prêts et l'argent coule littéralement à flots.

Ayant acquis, au milieu des années 1960, une position dominante en Australie, Rupert Murdoch est désormais mûr pour s'attaquer au reste du monde. L'Angleterre, ce pays où il a fait ses études mais qu'il n'a jamais vraiment aimé et dont il méprise les élites, lui offre un formidable terrain de chasse. Regroupée dans le quartier londonien de Fleet Street, la presse nationale est alors gérée à l'ancienne et croule sous les problèmes financiers, plombée par les conditions de travail très avantageuses qu'elle offre à ses salariés et par la toute puissance des syndicats. Murdoch y fait une entrée fracassante en reprenant, en 1968,



le News of the World. Cet hebdomadaire populaire est à ce moment la propriété de la famille Carr. Menacée d'un raid de Robert Maxwell, celle-ci a cru bien faire en appelant à l'aide l'homme d'affaires australien. Fatale erreur ! Quelques mois suffisent en effet à Murdoch pour pousser dehors le représentant de la famille et pour transformer le titre en un ignoble tabloïde. L'année suivante, Murdoch reprend le Sun. Avec ses célèbres filles nues s'étalant en page deux, ses titres racleurs et son mélange de sexe et de sensationnel, le titre devient rapidement l'un des principaux tabloïdes d'Angleterre et le fleuron de l'« empire Murdoch ». Le News of the World et le Sun serviront de point de départ à de très nombreuses acquisitions en Grande-Bretagne, notamment celle du prestigieux Times. Réalisée en 1981, l'opération fait grand bruit, suscitant une levée de boucliers parmi l'establishment, provoquant même des démissions en masse au sein de la rédaction. Prudent, l'homme d'affaires australien se gardera de bouleverser le journal...

A l'aube des années 1980, au terme d'une décennie marquée par un nombre impressionnant d'acquisitions, News Corp, le groupe de Murdoch, contrôle

près d'une soixantaine de journaux dans le monde. Dans les années 1970, le tycoon des médias est parti à la conquête du marché américain, rachetant des titres dans les principales villes du pays et lançant avec succès un nouveau tabloïde vendu en grandes surfaces, le National Star. En Australie, il a acheté plusieurs stations de télévision et même 50% de la principale compagnie aérienne du pays, un placement juteux qui lui permet de financer ses opérations. Les années 1980 seront plus fastes encore. C'est alors que Murdoch rachète la célèbre Twentieth Century Fox, fusionnée avec la compagnie de télévision Metromedia pour former le quatrième réseau national de télévision, la Fox Broadcasting. C'est alors également qu'il prend pied en Asie en reprenant le principal quotidien de Hong Kong, le South Morning Post et qu'il se lance dans la télévision par satellite en créant son propre réseau, Sky. Presse, radio, télévision mais aussi édition : à la fin de la décennie, News Corp est devenu l'un des tout premiers groupes de médias au monde.

Surnommé le « Fouille-Merde », jouissant, notamment en Angleterre, d'une réputation exécrationnelle, son fondateur, lui, a beaucoup changé. Non pas qu'il se soit



adouci. Bien au contraire ! Connu pour la brutalité de ses méthodes, - on ne compte plus les rédacteurs en chef débarqués du jour au lendemain ! -, il continue comme par le passé à surveiller de très près la vie de ses journaux n'hésitant pas, lors de ses visites express, à déchirer deux heures avant le bouclage, une maquette complète qu'il ne trouve pas assez agui-cheuse. Comme par le passé également, Murdoch se fait transmettre chaque semaine les chiffres de toutes les sociétés qu'il contrôle - tirages, ventes, audiences ... - un seul coup d'œil lui suffisant pour identifier un foyer de pertes. Mais cet homme qui, jadis, ne ménageait pas son soutien aux Travailleurs australiens et se prétendait volontiers de gauche, affiche à présent des opinions conservatrices et libérales tranchées. Ses modèles s'appellent Ronald Reagan et Margaret Thatcher. Dans les années 1980, Murdoch devient l'un des plus chauds partisans de cette dernière, mettant à son service la formidable audience du Sun. Il faut dire que la dame de fer lui a rendu un service insigne en soutenant le rachat du Times et du Sun et en dispensant Rupert Murdoch de passer sous les fourches caudines de la Commission sur les fusions et

les monopoles. En échange, Rupert a pris fait et cause pour l'Angleterre lors de la guerre des Malouines contre l'Argentine. A plusieurs reprises, le Sun franchira d'ailleurs la ligne jaune, comme ce jour de 1982 où il salue la destruction d'un navire argentin par la Royal Air Force par ce commentaire : « Dans le c... ». Par la suite, le Sun sera de toutes les batailles menées par le Premier Ministre anglais, notamment contre la Commission de Bruxelles, ne reculant jamais devant les unes agressives : on se souvient du célèbre « Va te faire...Delors ! ». Décidément bien disposée à son égard, Margaret Thatcher ne lâchera jamais son ami Rupert. Même lors de la terrible épreuve de force qui oppose ce dernier aux syndicats de presse en 1986. L'objet du conflit : l'immeuble ultra-moderne et doté des dernières techniques de composition et d'impression que l'homme d'affaires a décidé d'édifier à Wapping, dans le quartier des docks de Londres. L'enjeu est essentiel qui doit permettre aux journalistes d'effectuer eux-mêmes la composition de leurs articles, une tâche jusque-là réservée aux ouvriers de l'imprimerie. Confronté à une grève quasi-générale, Murdoch choisit de passer en force, avec la bénédiction des autorités. La



quasi-totalité des grévistes seront licenciés et le nouveau bâtiment inauguré, permettant une baisse de près de 30% du prix des journaux...

C'est dire si le soudain amour du magnat des medias pour Tony Blair, à partir de 1995, surprend les observateurs de la vie politique anglaise. Il faut dire que Rupert Murdoch n'a aucune attirance pour John Major, qui, en 1990, a succédé à la dame de fer à la tête du gouvernement anglais et du Parti Conservateur et qui manque totalement de charisme. Major a eu en outre l'outrecuidance de faire voter une loi interdisant la prise de contrôle d'une société de télévision par un groupe de presse détenant plus de 20% du marché national. Une faute impardonnable pour Murdoch. Avec son style flamboyant, son réalisme, sa volonté d'alléger les services publics, ses idées finalement pas si éloignées que cela de celles des conservateurs, Tony Blair a en revanche tout pour séduire le milliardaire.

Entre le tycoon des médias et celui qui est élu chef du gouvernement en 1997, la lune de miel va durer jusqu'à la fin, jusqu'à la démission de Tony Blair, en 2007. Au cours de ces dix années, Rupert Murdoch devient un

habitué du 10 Downing Street - le Matignon anglais - et l'un des conseillers les plus écoutés de Tony Blair. « Chaque fois qu'une grande décision est prise, Murdoch est derrière », ira jusqu'à dire Lance Price, l'ancien directeur de la Communication du New Labour. Le même surnommé Murdoch « le 24<sup>ème</sup> membre du gouvernement ». De fait, la décision prise par Tony Blair de renoncer au référendum sur l'Europe passe pour avoir été directement inspirée par le milliardaire australien. Les journaux du groupe News Corp prendront également fait et cause pour l'engagement anglais en Irak, se livrant au passage à des attaques au vitriol contre Jacques Chirac - « Comme une pute bon marché qui place le prix devant les principes, l'argent avant l'honneur, Jacques Chirac se pavane sur les sentiers de la honte », écrira le Sun en mars 2003. Tout comme Margaret Thatcher en son temps, Tony Blair ne ménage pas son soutien à Rupert Murdoch. Le milliardaire lui doit notamment l'annulation d'un amendement pourtant voté par la Chambre des Lords interdisant le dumping sur le prix de vente des journaux.

Et maintenant ? Après avoir hésité, Rupert Murdoch, dont le



groupe n'a cessé de se développer dans de nouvelles directions et qui emploie aujourd'hui 45 000 personnes sur les cinq continents, est revenu à ses premières amours : il soutient désormais David Cameron, le nouveau chef du Parti Conservateur. Le tout dernier scandale auquel il est lié - une affaire d'écoutes de stars et de célébrités - pourrait bien cependant le rendre indésirable...



**Tristan GASTON-BRETON,**  
Historien d'entreprises  
[tgastonbreton@elzear.com](mailto:tgastonbreton@elzear.com)